



Téléphones : à LILLF N° 1.02 à ROUBAIX N° 3.28 à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS 3 Mois 5 Mois 1 An Nord et Départements limitrophes 4 fr. 50 9 fr. 15 fr. 28 fr. Autres départements 5 fr. 50 11 fr. 22 fr. Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

PUBLICITE Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agence de France et de l'Etranger

Samedi 2 JUN 1906

RENTREE DU PARLEMENT. — M. BRISSON A EU PRESIDENT DE LA CHAMBRE

L'Attentat contre le roi d'Espagne : Détails complets

LES FAITS DU JOUR

LA RENTREE DU PARLEMENT S'EST EFFECTUEE SANS INCIDENT. — M. HENRI BRISSON A ETE LEU PRESIDENT DE LA CHAMBRE PAR 298 VOIX. — MM. RABIER ET CAILLAUX SONT ELUS VICE-PRESIDENTS PROVISOIRES. — M. BRISSON A PRONONCE UN DISCOURS FORT APPLAUDI.

LE CONCILE DE PARIS EST TERMINE. — LES EVEQUES SE SONT PRONONCES A UNE FORT MAJORITE, POUR L'ACCESSION DE LA LOI DE SEPARATION DES EGLISES ET DE L'ETAT.

LE SIXIEME TIRAGE DE LA LOTERIE DE LA PRESSE A EU LIEU A PARIS. — NOUS PUBLIONS LA LISTE OFFICIELLE DES NUMEROS GAGNANTS.

BASLY A ECRIT AU MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS QU'IL L'INTERPELLERAIT SUR L'AUTORISATION DE FAIRE DES LONGUES COURSES ACCORDEES AUX COMPAGNIES MINIÈRES DU PAS-DE-CALAIS.

ON ANNONCE QUE L'AUTEUR DE L'ATTENTAT CONTRE LE ROI D'ESPAGNE A ETE ARRETE. — L'EXPLOSION A TUE VINGT PERSONNES ET EN A BLESSE UNE CENTAINE.

PETITE BATAILLE

C'est curieux comme le vent a tourné depuis quelques jours. Là où il soufflait en tempête, on entend maintenant tout juste le murmure d'un petit zéphire. Nos électriciens s'arrangent presque de la loi de Séparation. Quelques-uns de leurs folles idées ordinaires se disent ou se taisent tout au moins de moins de moins. L'Église se soumettra, sera sage comme une image de sainte, si la loi lui est appliquée libéralement, avec toute la modération que cette compagne ; il n'y aura plus de « rouspétance » dans les rangs de l'armée catholique, apostolique et romaine.

Il y a là, certes, nos adversaires, une façon de reconnaître implicitement que nous n'avons pas voulu leur mort et que notre loi n'est pas de commun avec les édits de Dioclétien contre les premiers disciples du Nazareth.

C'est malheureusement, être remarqué qu'ils ont fait un peu tard, quand le malinier des églises, employé comme ingénieur de guerre contre le corps national de la gendarmerie, venait à peine d'être réprimé.

Au moment où les chaises pleuvaient sur les fonctionnaires de la République, la loi n'était pas plus tyrannique qu'elle ne l'est aujourd'hui. Au moyen des inventaires, elle mettait l'Église à l'abri des spoliations. Avec ses pensions annuelles, elle passait la pluie faite à la caisse. Par la liberté qu'elle octroyait au pape de nommer directement ses évêques, sans l'ombre d'une intervention gouvernementale, elle montrait une tolérance qui aurait dû désarmer les plus fanatiques ultramontains.

C'était une loi faite par des agneaux qui ne voulait faire passer pour des loups. Comment les cléricaux s'y sont-ils pris pour ne pas s'en apercevoir tout de suite ? Pourquoi leurs journaux ne le constatent-ils à peu près qu'aujourd'hui ? C'est évidemment parce que quelque chose leur aura craqué sous les pieds, à l'instant précis où ils se disposaient à nous prendre sous la tiare de leur pape, comme un oiseau sous un chapeau. Les élections du 6 et du 20 mai ne seraient-elles point, par hasard, ce petit quelque chose-là ?

Ne vous faites aucune illusion. Si nous avons perdu autant de sièges que nous en avons conquis, ce n'est pas cette chanson que l'Église nous chantera. La loi sera, certes, plus abominable que jamais. Elle n'exigera l'abrogation des laïques de la rentrée des Chambres. Pas un de ses orateurs qui ne s'assie sur son banc avec l'intention de la pulvériser en deux temps et trois mouvements. Autour de M. Poincaré, dont le nom monosyllabique ressemble à l'épave d'une fermière dans sa basse-cour, tous les grands et petits canards d'Église lustreraient leurs plumes ou se hâteraient devant nous. Le Concordat, serait rétabli, non sans avoir subi quelques embellissements et la validité des écus recommencerait aux doigts du clergé salarié par l'État. Inclinez même à penser que les catholiques restaureraient le budget des cultes pour eux tout seuls, quittes à laisser les autres danser devant. Aussi bien pourquoi les protestants et les israélites ne casseraient-ils pas leurs chandeliers sur la tête de nos petits soldats ? Les juifs en ont un qui a sept branches. C'était le moment ou jamais de nous le lancer à la tête ! Les cléricaux ne s'arrêteraient plus en si beau chemin. Personne n'ignora qu'ils pouvaient déjà fermé la porte du ciel.

mais ce qu'on ignore encore moins, c'est qu'ils nous auraient aussi fermé celle des Bourses du Travail, s'ils avaient réussi à nous confectionner une large veste électorale de demi-saison.

Le reste aurait suivi, méthodiquement ou sans méthode avec un entrain de tous les diables et de tous les bons dieux. Nous aurions assisté de nouveau à l'apparition de mossier le commissaire dans les réunions publiques, enroulé dans son écharpe comme un saucisson, nous imposant silence de la première mot, quand nous aurions voulu faire le procès de la société religieuse ou capitaliste. On nous aurait ramené à l'époque invraisemblable où le journalisme était, par le fait de la géométrie gouvernementale, le plus court chemin du trottoir à la prison. Et encore une fois silence aux pauvres ! C'est un genre de consommation dont les électeurs n'ont pas demandé le renouvellement. De là, un certain désarroi dans le monde clérical qui se disposait à nous la servir de nouveau.

Tout ce qu'il peut faire aujourd'hui, c'est de nous rappeler, sur un ton douteusement ironique, que les candidats du Bloc firent des déclarations libérales, dans leurs discours et dans leurs affiches, et qu'ils n'auraient été ni élus ni réélus, s'ils ne les avaient point faites.

La blague vaut son pesant d'or. Qu'auraient donc pu dire les députés sortants qui votèrent la Séparation, s'ils n'avaient pas dit que la loi respecte toutes les croyances et ne porte atteinte à aucune liberté ? C'était vrai à la veille des élections. Pourquoi aurait-elle été mensonger au cours de la période électorale ?

Ce n'est vraiment pas la peine de souligner avec une malice cousue de beaucoup de fils blancs et de quelques fils de la Vierge des déclarations qui ne furent que ce qu'elles devaient être. C'est encore moins indispensable de les retourner sous le nez des élus républicains, comme s'ils avaient l'intention de les oublier ou de les renier.

Il n'y a rien de changé dans le pays et dans la loi ; il n'y a qu'une cinquantaine de républicains de plus au Palais Bourbon.

Ceux-là ne caressent pas plus que les autres le noir dessein de couper les têtes cléricales. Quelques-uns évoqueraient assez fidèlement l'antique papauté et la non moins antique monarchie, si elles étaient exposées dans une vitrine, avec du persil dans les narines ; mais le besoin d'une pareille exhibition ne se fait sentir en aucune façon, d'abord parce qu'elle serait inutile et ensuite parce qu'elle n'aurait rien d'artistique.

Aussi bien la Chambre se contenterait-elle de veiller à l'application de la loi de Séparation, sans s'offrir le luxe de la remanier en la calculant sur l'intolérance de l'Église elle-même.

Il faudra par exemple, que les cléricaux ne tiennent pas trop dans les brancards. Les élus républicains veulent bien se montrer tolérants et libéraux ; mais leur dépit souverainement d'ailleurs confondu avec les paillardons sur lesquels Sarlo essuie sa mule extrapontificale. Qu'il pèse bien ses paroles, quand il sera décidé à desceller ses lèvres augustes. On le mit au pas, quand le pays n'avait pas encore été consulté. Jugez quelle conduite on lui ferait, maintenant que la France interrogée a répondu comme vous savez.

Allons, messieurs les curés, filez doux, et si vous tenez à ne pas perdre l'équilibre dans quelque orageuse montée de la démocratie, mettez beaucoup d'eau dans votre vin de la messe !

Clovis HUGUES.

Et pour assouvir quelle vengeance, pour quel profit, un pareil crime dont les conséquences n'atteignent pas les personnes visées, mais des soldats mercenaires, des curés, des femmes et des enfants ?

Alphonse XIII naît à peine à la vie publique ; il est roi constitutionnel, c'est-à-dire irresponsable, en fait ; non seulement il n'a fait aucun mal, mais il ne lui est possible d'en faire qu'avec la complicité de ses ministres.

J'entends bien : les atrocités de Montjuich... Mais, ces atrocités là ne sont pas son œuvre. Lorsqu'elles furent commises, il n'était encore que « roitelet » !

Et puis, la bombe stupide et aveugle est-elle l'unique moyen de le venger ?

Il faudrait, s'il en était ainsi, désespérer du progrès humain et soutenir que la terre devienne bien vite un vaste cimetière, s'étendant des pôles à l'équateur.

Quant au profit, il est défendu à qui que ce soit d'en faire ressortir une bribe.

Alphonse XIII et sa fiancée, réduits en miettes sanglantes, la royauté n'est pas supprimée, — bien au contraire, elle continue à s'exercer plus redoutable, parce que aiguillonnée par la peur et le besoin de vengeance.

Avec tout ça dit que l'attentat de Madrid ne va pas entraîner un violent mouvement de réaction qui aura sa répercussion dans toutes les monarchies et jusque dans notre République, — cela est profondément déolant et lamentable pour nous, pour les chrétiens, pour les socialistes, et pour ceux qui, par une douleur, se demandent aux gouvernements de réfléchir avant de faire porter sur les peuples le poids du crime qui soulève toutes les consciences.

Lieu de voir, moralisons, nivelons, supprimons les barrières entre les classes, établissons l'égalité sociale et, peut-être alors, la rubrique des forfaits politiques sera-t-elle close à jamais !

Emile RAYMOND.

Les Répétiteurs de Collège

Sous la troisième République. — Abus inadmissible. — Contre l'immoralité et le mépris. — Éducation et marchand de soupe.

Nous avons, il y a quelques temps déjà, entretenu nos lecteurs de la misérable condition dans laquelle végétaient les maîtres répétiteurs de collège, ces prolétaires de l'Université. Des voix plus autorisées que la nôtre se sont élevées et en plein Parlement ont fait savoir que « Petit-Collège » n'était pas un draper sa misère dans sa défroque usée, et de s'efforcer dans la vie d'être utile, et de s'efforcer dans la vie d'être utile.

Les belles phrases des discours officiels, l'eau bénite de cour que de temps en temps daignait laisser goutter sur le pauvre par un personnage quelconque, ne lui suffisaient pas. Pour un Pasteur qui surgissait (le répétiteur menait à tout, à condition d'en sortir ou de pouvoir le faire) dix mille malheureux y gagnaient.

Peut-être, par la voix d'un représentant du peuple, avait-on dit qu'il avait droit à la vie et qu'il prétendait nourrir quelque chose de plus substantiel que des rêves lointains d'un avenir meilleur.

Avec un tel talent certainement, toutes ces misères, toutes ces souffrances, nous les avons dites aussi, nous parce que nous les avons endurées, parce que mieux que personne nous connaissons les rancœurs que fait naître la vie de répétiteur de collège, maître et franc à son logement, il convient d'ajouter que nous savons toute l'énergie qu'il faut déployer pour sortir du cloaque où fatalement s'écoulaient les volontés, et dans lequel on se jette, poussé par les nécessités de la vie.

Et l'Etat et le principal s'il est au compte de réforme que chaque répétiteur se répute, mais qui en réalité ne transformant rien du tout, enfonce encore plus avant dans l'ornière les malheureux répétiteurs de collège ; il s'en est trouvé pour nous jeter l'ancre et se lancer dans les nouvelles fonctions, et nous accusent de vouloir mener la « lutte de classe » dans l'Université.

Et pourquoi pas ? Après tout, que nous importe, les chiens aboient toujours quand la caravane passe.

Si, au lieu de nous révolter sur cette question des répétiteurs de collèges, c'est parce que d'ex-compagnons de géologie nous ont prié de le faire, et de montrer l'odieuse façon dont on les exploite.

Un répétiteur de collège, titularisé, c'est-à-dire exerçant depuis un an, touche un traitement de 700 francs. De plus, dans le traité décennal passé entre l'Etat et les municipalités, si le collège est en régie, c'est-à-dire s'il dépend de l'administration communale ; entre l'Etat et le principal s'il est au compte de régie, chaque répétiteur figure pour une somme annuelle de 600 francs. Sur ces 600 francs, 400 francs sont destinés à sa nourriture, 100 francs à son entretien, à son blanchissage des draps, serviettes (une par semaine) et 100 francs à son logement. Il convient d'ajouter que ce logement consiste, à de rares exceptions près, dans une mansarde perchée quelque part dans un coin perdu du collège. Com me mobilier, un lit... quelquefois, quand l'heureux propriétaire du taudis a eu le sentiment de service continu du docteur, une table boiteuse et une chaise qui fait pendant.

Et encore, nous savons des collègues où les répétiteurs ne possèdent pas de chambre particulière. Ils ont une « chambre commune », où ils couchent tous ensemble, sur des bancs, ou les répétiteurs durent soutenir une lutte héroïque pour avoir le droit de posséder dans leurs chambres particulières, cette fois, une chaise boiteuse. Et ça coûte 100 francs, ça !

Cette somme de 600 francs, qui figure au traité décennal est retenue par 1/12. Cela revient à dire que le répétiteur laisse tous les mois, 40 fr. 00, qui représentent sa nourriture, son entretien et son logement, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

Voici deux jeunes gens, deux enfants que l'amour unit malgré le protocole imbécile ; une nation enthousiaste célèbre cette union ; le couple s'en va joyeux, heureux, confiant, vers ses destinées, pénétré certainement de faire le bien dans la mesure où le lui permettent ses conceptions de milieu, qui, et, sans raison, un individu se dresse qui prétend, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

Voici deux jeunes gens, deux enfants que l'amour unit malgré le protocole imbécile ; une nation enthousiaste célèbre cette union ; le couple s'en va joyeux, heureux, confiant, vers ses destinées, pénétré certainement de faire le bien dans la mesure où le lui permettent ses conceptions de milieu, qui, et, sans raison, un individu se dresse qui prétend, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

EN ESPAGNE

CRIME SANS NOM

Le geste de certains assassins peut se défendre ; celui du misérable qui a jeté une bombe si terriblement meurtrière au passage du cortège nuptial du roi d'Espagne doit susciter une indignation, une répulsion, une révolte unanimes.

Casero fendant la haie des gendarmes et des soldats pour frapper Carnot est assurément un criminel odieux, mais il offrait sa vie en prenant celle de sa malheureuse victime. On doit le réprouver ; on ne peut lui dénier quelque courage hystéro-politique.

Quant à l'assassin de Madrid, nulle excuse ne peut être invoquée en sa faveur.

Non seulement, il se met à l'abri des éclats de l'engin qu'il lance, qu'il a peut-être fabriqué et dont il connaît les effets terribles ; mais encore il entoure son acte inqualifiable de précautions qui doivent lui assurer l'impunité.

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

Voici deux jeunes gens, deux enfants que l'amour unit malgré le protocole imbécile ; une nation enthousiaste célèbre cette union ; le couple s'en va joyeux, heureux, confiant, vers ses destinées, pénétré certainement de faire le bien dans la mesure où le lui permettent ses conceptions de milieu, qui, et, sans raison, un individu se dresse qui prétend, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

Voici deux jeunes gens, deux enfants que l'amour unit malgré le protocole imbécile ; une nation enthousiaste célèbre cette union ; le couple s'en va joyeux, heureux, confiant, vers ses destinées, pénétré certainement de faire le bien dans la mesure où le lui permettent ses conceptions de milieu, qui, et, sans raison, un individu se dresse qui prétend, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

Qu'arriverait-il si un restaurateur voulait faire payer à un monsieur deux mois de pension, quand ce monsieur, pendant ce laps de temps, n'aurait pas goûté, même de bouts de lèvres, à ses saucisses blanches ou mirotons, et n'aurait pas mis le pied dans son restaurant ?

Un formidable éclat de rire accueillerait sans doute cette formidable prétention du restaurateur.

Or, ce qui semble inadmissible dans la vie journalière, est admis cependant dans l'Université.

Pendant les deux mois de vacances, alors que le répétiteur vit hors du collège, n'y mange pas, n'y couche pas, les 2/12 des 600 francs lui sont cependant retenus, c'est-à-dire que le pauvre malheureux paie une pension dont il ne jouit pas, paie une chambre où il n'habite pas !

Il est juste d'ajouter que, reconnaissant enfin l'odieuse du procédé, une circulaire ministérielle du 4 juin 1904, invite expressément, car on ne peut les y forcer, — les principaux des villes à verser aux répétiteurs l'indemnité des vacances, c'est-à-dire cent francs qui leur reviennent de droit.

Cette mesure était déjà prise pour les répétiteurs de lycée.

Et il n'est pas dit que l'attentat de Madrid ne va pas entraîner un violent mouvement de réaction qui aura sa répercussion dans toutes les monarchies et jusque dans notre République, — cela est profondément déolant et lamentable pour nous, pour les chrétiens, pour les socialistes, et pour ceux qui, par une douleur, se demandent aux gouvernements de réfléchir avant de faire porter sur les peuples le poids du crime qui soulève toutes les consciences.

Lieu de voir, moralisons, nivelons, supprimons les barrières entre les classes, établissons l'égalité sociale et, peut-être alors, la rubrique des forfaits politiques sera-t-elle close à jamais !

Emile RAYMOND.

Les Millionnaires Anglais

Il paraît que les millions sont plus clairs-émés en Angleterre qu'en France. Le dernier rapport parlementaire relatif à l'impôt sur le revenu (income tax) à cet égard est curieux renseignements.

D'après ce document officiel, il n'y aurait, dans la Grande-Bretagne, à l'exclusion de l'Irlande, que dix-neuf favoris de la fortune possédant un million de livres sterling (25,000,000 de francs). Ce sont les gros propriétaires fonciers.

Dans le haut commerce et la grande industrie on trouve des revenus annuels de 250,000 francs à 1,250,000 francs ; mais cette catégorie ne comprend pas plus de 200 à 250 bénéficiaires. Ce sont les petits contributeurs qui alimentent principalement le budget du pays, c'est-à-dire les salariés qui touchent de 3,000 francs à 5,000. Le chiffre de ceux qui gagnent par an 10 à 12,000 fr. est comparativement beaucoup plus restreint.

L'« income tax » pèse donc sur la majorité de la population d'un poids très lourd, et cependant l'Anglais ne songe pas à demander une réforme de ce mode d'impôt.

LA PRISE GRATUITE

Sait-on que les députés anglais jouissent d'une prise gratuite sur le revenu ?

L'entrée du Parlement réservée aux représentants du peuple se trouve sous la garde d'un agent de police, un vaste récipient contenant le plus fin des tabacs à priser, où les députés sont autorisés à emplir leurs tabatières.

Ce tabac à priser gratuit figure d'ailleurs depuis des temps immémoriaux, au budget de la Chambre des communes pour la somme de 200 livres sterling (5,000 francs).

Les intérêts de cette somme sont versés aux « honorables » britanniques, puisqu'ils réclament aujourd'hui le droit aux cigares. Bien sûr, dans les débits de Londres, comme en France, on verra apparaître des « députés » et des « sénateurs ».

ÉCHOS ET NOUVELLES

CONTRE LES NEGRES

Un journal prétend que l'Allemagne songe à convoier les puissances qui ont des colonies de nègres sous leur protectorat, à un congrès où serait discuté un règlement concernant les traités qu'on doit donner aux gens de couleur.

Le règlement de ce règlement serait que le nègre ne peut pas être égal au blanc.

Pourquoi ne pas demander tout de suite le rétablissement de l'esclavage ?

ETRANGE LEGS

Un riche Allemand qui vient de mourir a laissé 6,000 marks à l'administration militaire.

Nous connaissons même un autre collègue, où les répétiteurs durent soutenir une lutte héroïque pour avoir le droit de posséder dans leurs chambres particulières, cette fois, une chaise boiteuse. Et ça coûte 100 francs, ça !

Cette somme de 600 francs, qui figure au traité décennal est retenue par 1/12. Cela revient à dire que le répétiteur laisse tous les mois, 40 fr. 00, qui représentent sa nourriture, son entretien et son logement, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

Voici deux jeunes gens, deux enfants que l'amour unit malgré le protocole imbécile ; une nation enthousiaste célèbre cette union ; le couple s'en va joyeux, heureux, confiant, vers ses destinées, pénétré certainement de faire le bien dans la mesure où le lui permettent ses conceptions de milieu, qui, et, sans raison, un individu se dresse qui prétend, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

Voici deux jeunes gens, deux enfants que l'amour unit malgré le protocole imbécile ; une nation enthousiaste célèbre cette union ; le couple s'en va joyeux, heureux, confiant, vers ses destinées, pénétré certainement de faire le bien dans la mesure où le lui permettent ses conceptions de milieu, qui, et, sans raison, un individu se dresse qui prétend, d'un coup de sonnerie chimique, briser cette carrière encore inébauchée !

C'est pas là le fait d'un révolutionnaire, mais d'un lâche assassin.

LE TEMPS EN JUN

Ecoutez le Vieux Major :

La caractéristique du mois de juin sera d'être particulièrement chaud et orageux. Les nuages orageux, augmentation progressive de la température qui devient très forte du 3 au 21, avec pendant cette assez longue période, une série de très belles journées, gâchées de ci, de là, par de formidables orages.

Le 22 au 26, vents bourrasques, pluies, léger rafraîchissement de l'atmosphère, et au 26, beau, mais orageux.

L'attentat contre le roi d'Espagne

Nouveaux renseignements sur l'explosion de Madrid. — Récit de témoins. — Terribles effets de la bombe dans un bouquet de fleurs. — Les morts et blessés. — Les fêtes de Madrid continuent.

Voici de nouveaux renseignements sur l'attentat dirigé jeudi matin contre le roi d'Espagne, au moment où le cortège royal, après le mariage à l'église, retournait au palais d'Alphonse XIII, dans l'éclat des fanfares, des pavoisements, des chamarrures officielles et tout appaisé des grandes démonstrations moyeuageuses.

Un journaliste qui se trouvait dans le cortège royal, au moment de l'attentat, fait le récit suivant de ce qu'il a vu :

« Il est probable que deux bombes et non une furent lancées du numéro 88 de la rue Mayor, qui avait été loué à l'occasion des fêtes de l'Explosion.

« Une des bombes, lancée du troisième étage tomba à terre ; l'autre fut jetée du balcon du premier étage. Elles firent explosion simultanément ; le bruit fut terrible ; elles produisirent une colonne de feu et de fumée et laissèrent le sol jonché de cadavres.

« Dans la foule, la panique fut horrible. Le cortège du roi avait une partie du devant détruite ; un cheval était étripé et un palefrenier était tué. Par extraordinaire, le couple royal était indemne.

« Le roi, légèrement pâle, descendit, remonta le second, puis descendit la reine, tremblante et pleurant.

« Sur les instances de leur entourage, ils montèrent dans une voiture, précédant la reine, et rentrèrent au Palais. Le prince des Asturies descendit également de voiture.

« Après l'attentat, le sol était couvert de cadavres, de débris et de sang. La façade de la maison était criblée de trous montrant la force de l'explosion.

« Les tentures de la fenêtre du premier étage étaient gluantes de sang ; à plusieurs fenêtres apparaissaient des blessés ou des cadavres.

« La première confusion passée, la police pénétra dans la maison, empêchant tout le monde d'entrer ou de sortir.

« Tout le pâté de maison voisines fut cerné et fouillé pour prévenir la fuite du sous-loué du troisième étage, Jean Guesia, qui a été arrêté ainsi qu'un jeune homme sortant de la maison et que la foule voulut lyncher. La police dut charger, tandis que le coupable présumé implorait sa grâce.

« Une dame habitant un étage voisin rendit compte devant sa porte une horreur ; elle essaya d'entrer dans l'appartement, mais la dame ferma la porte. Le signalement de cet individu répondait à celui de l'homme arrêté qui est gardé au gouvernement civil.

« Le nombre des victimes de l'attentat fut effrayant ; on en compte cinquante-trois, dont dix-huit morts et vingt-cinq blessés ; il y a trois officiers tués.

« Dans la maison où l'attentat eut lieu, un compte lui mort ; surtout dans l'appartement du cadet Ahumada où la marquise Tolosa et sa fille sont mortes ; un cadavre est resté accroché au balcon et a été retiré difficilement.

« Dans les carrosses de la noblesse revenant au palais, la mine lugubre des occupants contraste avec le luxe des équipages.

« Les indices alarmants existaient avant l'attentat. L'ambassadeur de France, M. Cambon, notamment, possédait des renseignements inquiétants. On croit que les auteurs du crime sont des anarchistes italiens ayant organisé un complot véritable.

« L'envoyé spécial du « Daily Mail » à Madrid envoie les renseignements complémentaires suivants sur l'attentat :

« Je venais de traverser la calle Mayor pour voir passer la voiture royale. La reine Ena, l'air très heureux s'inclina dans la voiture, saluant de la main la foule qui l'acclamait. Le roi Alphonse saluait également de la main et regardait tout le temps sa femme.

« J'étais en train d'écrire les derniers mots d'une dépêche lorsque, tout à coup, j'entendis un bruit ressemblant à une explosion.

« Quelques instants après, un cortège passait au galop, apportant et criant la nouvelle que l'attentat avait été perpétré, j'accourus.

« Le cortège royal avait passé par la calle Alcalá, où se pressait une foule épaisse, puis avait traversé la Puerta-del-Sol et s'était engagé dans la calle Mayor, qui va pressée jusqu'au seuil du palais. C'est l'une des rues les plus brillamment décorées, car elle se prête à la suspension de guirlandes.

« Dans le voisinage du palais, la panique est raide, et, devant l'hôtel du gouverneur civil, la rue devient encore plus étroite ; l'assassin se tenait à un balcon, en face de l'hôtel du gouverneur ; au moment où les souverains passaient, il lança une bombe.

« Si la bombe était tombée un peu plus loin, le mariage le plus brillant de nos temps eût été transformé en une effroyable tragédie.

« La bombe fit explosion en tuant des spectateurs et en en blessant d'autres.

« Au tout après l'explosion, on se saisit de l'assassin et on le fit descendre ; au moment où il sortit de la maison, la foule se rua vers lui en criant : « À mort, l'assassin ! » et l'assassin mis en pièces à la garde civile ne l'avait pas repoussée et n'avait, sous forte escorte, emmené le meurtrier.

« Tout le cortège royal était saisi de panique mais le roi Alphonse, qui n'avait pas perdu son calme, parla à travers les vitres brisées de la voiture royale, demandant de quelle nature étaient les dégâts. Il envoya immédiatement un aide de camp pour rassurer la princesse Henry de Battenberg, puis, après avoir changé de voiture, donna l'ordre que le cortège repartir sa marche.

« La reine, très pâle, sourit, pendant que le roi la rassurait de son mieux.

« Le bruit était déjà arrivé au palais que le roi avait été tué ; il y avait eu une grande consternation régnait jusqu'au moment où la voiture royale fit son apparition. Quelques instants après, le roi Alphonse et la reine se montrèrent au balcon du palais, souriant et s'inclinant en réponse aux acclamations frémissantes de leurs sujets.

« Une autre dépêche envoyée à 9 h. 15 de la soirée par le même correspondant dit que l'assassin, qui s'appelle Mateo Moral, a été arrêté.

« Immédiatement avant l'attentat, la reine avait fait remarquer au roi qu'elle serait très heureuse de rentrer chez elle et l'explosion se produisit juste après qu'elle eut commencé à prononcer ces paroles.

« Les officiers blessés se précipitèrent tous saignants vers la voiture royale où la reine descendit, regardant avec horreur les morts et les mourants, qui gisaient devant elle ; un officier était étendu mort, le main entre les dents dans la position du salut.

« Lorsque la reine descendit de voiture, des officiers et des membres du cortège se pressèrent pour l'aider, mais le roi les repoussa doucement et tint à soutenir lui-même d'un geste tendre sa femme, tout en pleurant.

« La bombe heurta le balcon situé en dessous de celui d'où elle fut lancée ; la marquise de Tolosa et sa fille, qui s'y trouvaient, furent tuées, puis, la bombe retomba dans la rue, vivante indignation.

« Un capitaine de escorte, quelques autres officiers, et d'autres personnes encore furent tués ».

Récit d'un témoin

On suppose que plusieurs bombes ont été lancées. — Terribles effets de l'explosion. — La panique. — Le théâtre de l'attentat après l'explosion.

Un journaliste qui se trouvait dans le cortège royal, au moment de l'attentat, fait le récit suivant de ce qu'il a vu :

« Il est probable que deux bombes et non une furent lancées du numéro 88 de la rue Mayor, qui avait été loué à l'occasion des fêtes de l'Explosion.

« Une des bombes, lancée du troisième étage tomba à terre ; l'autre fut jetée du balcon du premier étage. Elles firent explosion simultanément ; le bruit fut terrible ; elles produisirent une colonne de feu et de fumée et laissèrent le sol jonché de cadavres.

« Dans la foule, la panique fut horrible. Le cortège du roi avait une partie du devant détruite ; un cheval était étripé et un palefrenier était tué. Par extraordinaire, le couple royal était indemne.

« Le roi, légèrement pâle, descendit, remonta le second, puis descendit la reine, tremblante et pleurant.

« Sur les instances de leur entourage, ils montèrent dans une voiture, précédant la reine, et rentrèrent au Palais. Le prince des Asturies descendit également de voiture.

« Après l'attentat, le sol était couvert de cadavres, de débris et de sang. La façade de la maison était criblée de trous montrant la force de l'explosion.

« Les tentures de la fenêtre du premier étage étaient gluantes de sang ; à plusieurs fenêtres apparaissaient des blessés ou des cadavres.

« La première confusion passée, la police pénétra dans la maison, empêchant tout le monde d'entrer ou de sortir.

« Tout le pâté de maison voisines fut cerné et fouillé pour prévenir la fuite du sous-loué du troisième étage, Jean Guesia, qui a été arrêté ainsi qu'un jeune homme sortant de la maison et que la foule voulut lyncher. La police dut charger, tandis que le coupable présumé implorait sa grâce.

« Une dame habitant un étage voisin rendit compte devant sa porte une horreur ; elle essaya d'entrer dans l'appartement, mais la dame ferma la porte. Le signalement de cet individu répondait à celui de l'homme arrêté qui est gardé au gouvernement civil.

« Le nombre des victimes de l'attentat fut effrayant ; on en compte cinquante-trois, dont dix-huit morts et vingt-cinq blessés ; il y a trois officiers tués.

« Dans la maison où l'attentat eut lieu, un compte lui mort ; surtout dans l'appartement du cadet Ahumada où la marquise Tolosa et sa fille sont mortes ; un cadavre est resté accroché au balcon et a été retiré difficilement.

« Dans les carrosses de la noblesse revenant au palais, la mine lugubre des occupants contraste avec le luxe des équipages.

« Les indices alarmants existaient avant l'attentat. L'ambassadeur de France, M. Cambon, notamment, possédait des renseignements inquiétants. On croit que les auteurs du crime sont des anarchistes italiens ayant organisé un complot véritable.

« L'envoyé spécial du « Daily Mail » à Madrid envoie les renseignements complémentaires suivants sur l'attentat :

« Je venais de traverser la calle Mayor pour voir passer la voiture royale. La reine Ena, l'air très heureux s'inclina dans la voiture, saluant de la main la foule qui l'acclamait. Le roi Alphonse saluait également de la main et regardait tout le temps sa femme.

« J'étais en train d'écrire les derniers mots d'une dépêche lorsque, tout à coup, j'entendis un bruit ressemblant à une explosion.

« Quelques instants après, un cortège passait au galop, apportant et criant la nouvelle que l'attentat avait été perpétré, j'accourus.

« Le cortège royal avait passé par la calle Alcalá, où se pressait une foule épaisse, puis avait traversé la Puerta-del-Sol et s'était engagé dans la calle Mayor, qui va pressée jusqu'au seuil du palais. C'est l'une des rues les plus brillamment décorées, car elle se prête à la suspension de guirlandes.

« Dans le voisinage du palais, la panique est raide, et, devant l'hôtel du gouverneur civil, la rue devient encore plus étroite ; l'assassin se tenait à un balcon, en face de l'hôtel du gouverneur ; au moment où les souverains passaient, il lança une bombe.

« Si la bombe était tombée un peu plus loin, le mariage le plus brillant de nos temps eût

L'IMPRESSON A LONDRES

TELEGRAMMES DU ROI EDOUARD

Londres, 1er juin. — La nouvelle de l'attentat contre le roi Alphonse et la reine Ena a été reçue à Londres avec une grande consternation et une vive indignation.

« Le « Times » dit :

« La nouvelle du lâche attentat qui a troublé les fêtes de mariage royal espagnol sera accueillie avec un sentiment d'horreur et d'indignation dans tout le monde civilisé ».

« Le « Standard » :

« Ce n'est pas seulement dans l'empire britannique, aussi bien qu'en Espagne, que le lâche attentat dirigé contre la vie d'Alphonse et de sa femme a produit une impression d'horreur pour son auteur, en même temps que de profonde satisfaction de ce que le roi et la reine sont saufs et de pitié pour les victimes innocentes qui ont été tuées ou blessées.

« Le roi Edouard VII a reçu à huit heures moins un quart, hier soir, une dépêche de sir Maurice de Bunsen, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, annonçant l'attentat et demandant quelques détails analogues à ceux qu'ont publiés les agences.

« L'ambassadeur ajoute que la princesse de sa mère sont tout à fait calmes.

« Edouard VII a immédiatement envoyé un message de félicité à son fils, le prince de Galles, et également au roi Alphonse et à la reine Ena.

« Ce dernier télégramme est conçu en termes des plus sympathiques et félicite les jeunes mariés d'avoir échappé aux assassins

Les fêtes de Madrid continuent

Madrid, 1er juin. — Une foule innombrable se pressait, dans la soirée d'hier, à la Puerta del Sol, la place qui fait face au Palais-Royal et dans la rue Mayor. Cependant le bruit des conversations y était comme étouffé et le mot « bombe », qui se trouvait sur toutes les lèvres, n'en tombait qu'à rare hésitation.

Les illuminations ont été générales, les établissements publics ont été les premiers à allumer leurs feux. L'aspect de la partie centrale de la ville est d'un bel effet ; mais la foule paraît y demeurer indifférente ; on pense semble être tout entière aux morts et aux blessés que fit l'attentat d'hier et aussi à la possibilité d'un attentat nouveau.

Cela est si vrai que, sans motif apparent, la foule a été prise, plusieurs fois dans la soirée, de paniques, puis, quoique vite calmées, n'en indiqueraient pas moins clairement une extrême tension des esprits.

Le roi assista à l'enterrement des victimes de l'attentat d'hier.

Le gouvernement et les membres des Cortès y assisteront également. Le fils du général Weyler est grièvement blessé. La reine est indisposée.

On fait observer cette étrange coïncidence que l'attentat auquel vient d'échapp